

DOSSIER DE PRESSE

dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis

Jean-Marie PIEMME | Vincent GOETHALS

26.11 > 08.12.24



© Vincent Lemaire



Luana STAES • chargée des relations avec la presse • 0476 04 57 87 • luana.staes@theatre-martyrs.be

sommaire

- 3** Le spectacle
- 4** Note d'intention
- 5** Extraits du texte
- 6** Entretien avec Vincent Goethals
- 10** Photos du spectacle
- 12** Biographies
- 15** Générique
- 15** Infos pratiques

le spectacle

Le monde est une choucroute ; nous, même pas l'os du jambonneau !

Un chien cherche un maître d'adoption et jette son dévolu sur Roger, portier désabusé d'un grand hôtel et habitant solitaire d'une caravane. L'homme hurle, aboie et grogne face à l'animal qui ruse et louvoie derrière ses lunettes noires. En mode clownesque et en inversant les rôles, ça mord donc, pour mieux éveiller les consciences. Car tout passe au scanner : la pollution, la misère, la politique, les intellos, le service social, bref la vie !

Avec ce texte-phare de Jean-Marie Piemme, Vincent Goethals nous reconnecte avec humour et intensité à la charge critique de la parole sur une scène. Sans artifice et au service d'un texte central, le spectacle convie le spectateur au bord d'une autoroute, dans un espace réduit au strict nécessaire d'une vie en déroute. Et cette satire théâtrale sans pitié d'une réalité cruelle, voire intolérable, est confiée à deux artistes funambules et amoureux des mots : Thierry Hellin dans le rôle du bon gros cabot, et Vincent Ozanon, dans celui du grand escogriffe qui cache ses blessures. En se disputant ce beau morceau d'os, les deux comparses comptent bien nous mordiller, nous faire rire et nous émouvoir, forts de logorrhées typiques de la langue de Piemme et de joutes verbales pétries de bon sens populaire. Car attachement, il y aura, l'un pour l'autre, et de nous pour eux, malgré et au-delà de la férocité.

note d'intention

Je t'aime, moi non plus...

Jean-Marie Piemme, belge de son état, écrit sa première pièce, *Neige en décembre*, en 1986. Il est l'auteur d'une quarantaine de textes dont *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* qui raconte la rencontre entre un portier bohème et un chien errant. L'affaire paraît banale. Elle l'est moins au regard de ce chien qui parle et qui transpire l'humanité. Tous les ingrédients d'un conte urbain sont réunis : l'accident, le chien manque de mourir en traversant une autoroute, le malheur, un homme, portier dans un hôtel et vivant dans une caravane délabrée, dont la petite fille a disparu et une belle histoire, celle de leur rencontre et de leur résilience... un univers à la Godot sur les bords d'une autoroute polluée.

Tragédie clownesque donc, aux allures d'histoire d'en rire qui, ne nous y trompons pas, raconte bien davantage. L'homme hurle, aboie et grogne face à ce chien qui ruse et louvoie. Tout est bon à critiques : la pollution, la misère, les politiques, la politique, les intellos, les assistantes sociales... la vie. C'est aussi l'histoire de deux destins : celle d'un chien canaille qui adore les coups fourrés et celle d'un triste maître qui ronchonne... une histoire de paumés qui ne s'entendent pas, tout en ne sachant plus se passer l'un de l'autre.

... j'ai mal, moi aussi.

Férocité du texte pour ne pas laisser indifférent et pousser à l'introspection. Un écrit aux allures de critique sociale débité par des personnages au langage coruscant, grandes gueules aux logorrhées métaphysiques, gorgées de bon sens populaire. Aussi, car l'essentiel de la relation réside dans leurs joutes verbales, j'ai choisi de ne pas encombrer le plateau, un espace épuré, une bande étroite de terrain vague au bord d'une autoroute bruyante.

Pas d'artifice ni de fausse pudeur, juste le texte et rien que le texte. Il n'en faut pas plus. Pour enfilez ces costumes-là qui ne sont pas n'importe lesquels, nous mettrons face à face sur scène deux artistes équilibristes et funambules, Vincent Ozanon, le français un peu suisse, et Thierry Hellin, le belge bien belge. Deux fortes gueules, tous deux maladivement amoureux des mots, de ceux-là qui sont gourmands et gouleyants ! Un bon gros cabot, véritable Mastiff qui s'amuse de ses bajoues baveuses et de ses oreilles pendantes ; et un grand escogriffe, maigre et desséché qui se drape de sa dignité pour masquer maladroitement ses blessures. Les deux acteurs tiennent là un beau gros morceau d'os et ne doutons pas qu'ils s'amuseront à nous mordiller voire à nous mordre, là où ça fait mal.

La satire de notre société par le théâtre est devenue si banale qu'on arrive à ne plus l'entendre parfaitement. Le plus effrayant n'est pas de se faire mordre par un texte qui nous égratigne mais de s'habituer à l'entendre. Je choisis de le porter à la scène parce que j'ai le sentiment que ce texte permet de se reconnecter avec humour et intensité à la charge critique de la parole sur une scène.

S'il est une nécessité et un sens que je vois aujourd'hui à la représentation théâtrale, ils passent par cette impérative exigence de mettre le théâtre en phase avec la réalité du monde, dût-elle être cruelle et intolérable.

Vincent Goethals

[PORTIER] *Bonjour. Je m'appelle Roger. Voici mon espace.
Mon fauteuil. Ma caravane. Ma vue imprenable sur le trafic du monde. Le ciel est
présentement noir et lourd comme une taxe. Les bagnoles puent du pot. Home, sweet home :
ici, je domine ma vie.
Dans les brumes du Co2, j'aperçois un crétin de chien qui va traverser la bretelle d'autoroute.
« Fais pas ça ! » je voudrais lui dire. Mais je la boucle. Chacun sa vie. Et une vie de chien tout
le monde s'en fout.*

[CHIEN] *L'homme dans le costume se grandit. Il troue l'anonymat vestimentaire mieux qu'un
phare dans la mer.*

[PORTIER] *Tu me plais quand tu parles comme ça. Sans ce costume, je me serais flingué
depuis longtemps.*

[PORTIER] *Si tu n'avais pas des manières de chien, on pourrait croire que tu es un homme.*

[CHIEN] *Si tu n'avais pas ton habit de portier, on verrait tout de suite que tu es un chien.*

[CHIEN] *Un peu de musique alors.*

[PORTIER] *Tu es un chien très mélomane.*

[CHIEN] *(en aparté) Je savais bien que j'y arriverais ! Je le savais !*

*Ah ! c'est beau. Quand j'entends ça, je me dis que la vie charrie son lot de désagréments,
mais les étoiles sont nos amis, elles se penchent affectueusement sur nous et déposent sur
nos paupières des lueurs d'éternité.*

[PORTIER] *Tu es un chien très poétique.*

Extraits du texte

entretien avec vincent goethals

Tu définis ton identité théâtrale comme un travail de longue haleine sur les écritures francophones contemporaines. Qu'est-ce qui t'amène à retourner sans cesse à la dramaturgie francophone ?

Vincent : Effectivement, depuis maintenant de nombreuses années, je travaille sur les écritures francophones, qu'elles soient québécoises, belges, africaines, etc. Je crois que j'ai toujours eu un souci avec les traductions. Comme je travaille beaucoup sur des auteurs qui ont une langue très écrite, parfois poétique, ou en tout cas une langue très travaillée, j'effectue vraiment un travail sur le souffle de la langue. C'est la base de mon travail. C'est ce souffle que j'essaie d'analyser avec les acteurs qui vont ensuite construire le rythme global. J'ai tout de même mis en scène des auteurs anglais et autres, mais je suis toujours un peu frustré par rapport à la traduction. C'est comme s'il me manquait quelque chose dans le démarrage du travail.

C'est la première fois que tu travailles avec l'écriture de Jean-Marie Piemme. Pourquoi as-tu choisi ce texte-ci ?

Vincent : J'avais déjà travaillé sur ses textes lors d'interventions dans des écoles, je connais donc bien son travail, mais c'est vrai que c'est la première fois que je mets en scène un de ses textes. Je sortais d'une très grosse "machine" théâtrale : *Anna, ces trains qui foncent sur moi* de Steve Gagnon, un auteur québécois. Ce spectacle était la fin d'une trilogie où nous étions quatorze sur le plateau : des Belges, des Français, des Québécois. J'avais besoin d'un plus petit projet. J'avais aussi envie de quelque chose de plus léger dans le ton, mais qui reste corrosif. C'est comme ça que je me suis rappelé de la mise en scène [de ce texte] de Philippe Sireuil que j'avais vu il y a dix-sept ans maintenant, à Namur. J'ai racheté le livre, je l'ai relu et je me suis dit : "C'est la bonne idée !".

Tu décris ce texte comme une sorte de "Godot belge". Qu'est-ce que tu entends par là ?

Vincent : Pour moi, le texte se situe entre *En*



Photo de répétitions

attendant Godot et *Les amours de Jacques le Fataliste*, avec cette espèce de duo face au néant. Dans *Godot*, on ne sait pas ce que les deux personnages attendent, peut-être la relation tout simplement. Ici, on est aussi dans cette recherche, même s'ils le nient, d'une relation nécessaire. Et dans *Les amours de Jacques le Fataliste*, je trouve qu'il y a ce même rapport à la langue. Leur confrontation et leur relation passent d'abord par le plaisir des mots. C'est leur plaisir de la rhétorique, de la précision des mots qui fait que d'ailleurs, on n'est pas dans du théâtre naturaliste. On est dans un théâtre beaucoup plus écrit. La relation passe par une langue élaborée et on sent qu'il y a le plaisir de la joute verbale qui fait mouche.

Pour se faire face dans cette joute verbale et affronter cette langue très acrobatique, le choix de tes deux acteurs, Thierry Hellin et Vincent Ozanon, a été très important. Comment les as-tu choisis ?

Vincent : C'est sûr qu'il fallait de grands acteurs, des acteurs qui sont amoureux des mots et qui ont le plaisir de jongler avec. Ça veut dire qu'il faut une grande technique et en même temps, une grande humanité. C'est ça qui m'a guidé. Le danger de ce type de travail, c'est que ça puisse devenir uniquement un travail technique. Ça devient effectivement très brillant, mais aussi très chiant on va dire. On a donc vraiment besoin d'humanité. Quand on lit la pièce de Jean-Marie, au début c'est jouissif, tu te dis : "Oh qu'est-ce que c'est brillant !".



Photo de répétitions

Et au bout d'un moment, tu te dis : "Il ne faudrait pas que ça soit qu'un exercice de style...". La force de Jean-Marie, c'est qu'il amène la dimension de la petite fille qui les rend [Le Maître et Le Chien] humains. C'est ce qui fait que la rencontre est possible. Ces deux frères ennemis deviennent des amis communs. Ils donnent l'impression de se détester, mais finalement, ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. On se rend compte que l'un sans l'autre, le vide de leur vie devient trop béant. On sent qu'il y a ce vide derrière le non-sens de la vie du Portier. Tout lui est refusé. Son boulot n'a pas d'intérêt. On est face à l'injustice d'une société qui refuse son enfant à un père aimant et je trouve que c'est là que l'émotion et l'humanité arrivent. J'avais besoin de deux acteurs qui amènent cette émotion. Très vite, j'ai pensé à Thierry. Il y a longtemps qu'on se connaît, mais on n'avait jamais travaillé ensemble. C'est un acteur imposant physiquement, et en même temps, il dégage beaucoup de tendresse. J'avais envie d'un gros toutou comme lui pour interpréter Le Chien. Dans plusieurs mises en scène, Le Chien est souvent un petit roquet. Je voulais au contraire un mastiff. Ça a été très évident. Pour Vincent Ozanon, je ne le connaissais pas et c'est Philippe Sireuil, qui a travaillé avec lui sur plusieurs de ses pièces, qui me l'a conseillé. Ça a été une rencontre très évi-

-dente aussi, parce que j'ai vu qu'ils étaient parfaitement en contrepoint. On est vraiment dans un rapport "Laurel et Hardy". Et j'avais vraiment envie de voir comment ils travaillaient ensemble. Et finalement, je trouve qu'ils ont exactement la même énergie de travail, le même rapport physique au plateau, le même rapport à la langue. Il y a une très belle alchimie entre les deux. Pour moi, les deux tiers de la mise en scène, c'est vraiment la distribution. Je suis ravi pour le coup !

Tu souhaites transmettre cette dualité humanité-animalité présente chez le personnage du chien et chez son maître/le portier, à travers la gestuelle. Peux-tu m'en dire davantage sur ce travail du corps ?

Vincent : Avec Sébastien Amblard qui m'aide à travailler sur le corps, on tente d'amener de plus en plus des petits gestes parasites qui font penser aux gestes d'un chien. Et ça gagnera les deux personnages. Ça poserait la question, comme chez B. Brecht : "Qui est l'homme ? Qui est la bête ?". Et c'est vrai : qui est l'humain derrière ? Ce qui me plaît au-delà de tout dans cette pièce, c'est que finalement ce sont deux personnes qui sont hors normalité, qui sont mises en marge : l'un au bord de l'autoroute, dans sa maison, et l'autre, errant, à la recherche d'un refuge. Est-ce que ce sont deux animaux qu'on a parkés loin de la ville ? Ou est-ce que ce sont deux humains qu'on a placés en marge de la société ? J'ai envie d'amener cette dimension, au-delà de l'anecdote du chien qui parle, qui, effectivement, n'a pas de sens (*rires*).

Tu as mentionné la mise en scène de ce texte par Philippe Sireuil. Comment comptes-tu te détacher de cette mise en scène qui a marqué les esprits ?

Vincent : Ce qu'avait réussi de façon remarquable Philippe Sireuil, c'est qu'on était vraiment dans un rapport très clownesque, que ce soit dans les costumes, la musique, le décor. Tu sens que la langue de Jean-Marie Piemme est écrite comme ça. Mais je ne veux pas du tout être dans ce rapport clownesque. Paradoxalement, j'ai dit à mes acteurs cette semaine : "Notre premier travail est de retourner à jouer au clown". Aller le chercher puisqu'on a passé son temps à essayer de l'évi-

-ter, de plonger dedans pour voir comment on peut en tirer une ligne de traverse. On y revient, justement parce qu'on est d'abord allé dans le fond des choses. Les acteurs en avaient besoin pour construire leurs personnages. Maintenant, je veux les ramener à mon travail sur la rythmique de la langue, et je pense que c'est là qu'on va retrouver la dimension clownesque, à savoir dans les punchlines cinglantes de Jean-Marie Piemme.

En collaboration avec Vincent Lemaire, vous avez imaginé une scénographie à la fois concrète et symbolique. Peux-tu m'en dire plus sur l'espace scénique et les décors ?

Vincent : On le dit dès les premières répliques, l'intrigue se passe au bord d'une autoroute : "Home, sweet home. Regardez les vapeurs de la voiture". Le chien débarque en disant : "L'enculade des bagnoles est la principale contribution de myself à l'assainissement de l'espace public". Je voulais vraiment qu'on soit sur le bord d'une autoroute. Pour la représenter, j'ai eu cette idée de rambardes récupérées d'autoroutes. Et puis en travaillant, un élément est devenu très évident : le rapport à la propriété. Le Portier s'est fait son petit chez-soi. On a cette vision d'un mec un peu violent, qui répète : "Non, tu ne rentreras pas". Et le Chien qui veut absolument rentrer. On est presque entre un migrant et un autochtone. L'idée de la barrière et de la frontière "chez moi, pas chez moi" est devenue très importante. On a donc une caravane, qui n'est pas une caravane réaliste : c'est un grand panneau sens interdit. Je trouve que cela illustre bien cet aspect : "On ne rentre pas dans mon chez-moi". Un chez-soi composé de ces rambardes, d'un petit fauteuil, et presque rien d'autre. Il y a une circulation autour de cette caravane "sens interdit", qui va peut-être s'ouvrir au fur et à mesure du spectacle, notamment avec l'arrivée de l'enfant.

As-tu imaginé un espace sonore particulier pour accompagner l'atmosphère de cette autoroute ?

Vincent : Avec Olivier Lautem, on travaille beaucoup sur les bruits de l'autoroute. Ça ne peut pas être permanent, pendant tout le spectacle, mais ça vient par surprise : des bruits de voitures deviennent des bruits de mouettes



Montage du décor (lors des répétitions) - © Vincent Lemaire

ou d'un seul coup le bruit d'une voiture qui freine. On s'amuse avec ça.

Sous ses airs humoristiques, le texte pose une réflexion sur le thème de la précarité, mettant notamment en scène les difficultés de logement et les lourdes procédures des organismes sociaux. Comment souhaites-tu mettre en lumière cet aspect dans le spectacle ?

Vincent : C'est une thématique qui m'interpelle et je trouve qu'elle devient urgente. Et c'est bien de se dire que ça peut aussi se faire sur le ton de l'humour, parce que ce sont deux êtres attachants, mais qui sont aussi drôles et pertinents. C'est pour ça que j'essaie de me bagarrer contre la langue, pour que le spectateur soit mis face à une certaine réalité qu'on croise tous les jours dans la rue : ces gens qui sont sous les ponts ou près des magasins. On ne sait jamais comment se situer entre un regard, un sourire, donner de l'argent ou non, se détourner. On est dans une société qui invisibilise beaucoup les hors-champs, parce que ça dérange, ça nous met face à notre culpabilité. Pourquoi nous on n'est pas de ce côté-là ? De toute façon, il y a toujours quelqu'un de l'autre côté, au-dessus ou en dessous. Mais je trouve que ce sont des questions cruciales aujourd'hui. Mon prochain spectacle se concentrera autour de la parole de personnes privées de domicile (on préfère ce terme au mot "SDF"). On oublie que c'est simplement parfois des accidents de la vie. On croit toujours que ce sont des gens qui n'ont pas d'éducation, qui n'ont pas de culture. Mais ce

n'est pas vrai. Les accidents de la vie ont généralement lancé une spirale qui les entraîne vers le bas. Mais quand on les entend parler, il y a beaucoup de culture, une intelligence, une crudité. Et j'aimerais bien que déjà dans ce *Dialogue d'un chien avec son maître*, on arrive à amener cet aspect. C'est pour ça que je ne suis pas du tout dans des costumes clownesques, mais au contraire, je voulais qu'on soit presque dans la caricature tout de suite. Notre société juge très vite à l'apparence. J'aimerais que quand on voit le Maître, on voit le SDF au coin de toutes nos rues, pour ensuite, au fur et à mesure, l'oublier et retrouver l'être humain.

Pour revenir à la figure de la petite fille, qui permet d'amener cette humanité, comment souhaites-tu apporter sa présence sur le plateau ?

Vincent : J'y ai beaucoup pensé. On l'entend mais je me suis dit que ce n'était pas une bonne idée de la faire venir sur scène. Par contre, j'ai vraiment envie de suggérer sa présence de façon poétique. Je voudrais que, quand ils décident d'être ensemble, de faire en sorte que la caravane soit plus habitable pour qu'on donne une chance au Maître de récupérer l'enfant, cette caravane, ce panneau interdit se transforme avec une petite chaise sur laquelle on placerait des ballons. Et j'aimerais bien qu'à la fin, quand on entend la petite fille, les ballons s'envolent.

Propos recueillis par
Luana Staes, octobre 2024



Photos du spectacle - © Alice Piemme



Photos du spectacle - © Alice Piemme

biographies



Jean-Marie PIEMME

Texte

Né à Seraing en 1944, licencié puis docteur en philologie romane à l'Université de Liège, **Jean-Marie Piemme** poursuit des études théâtrales à Paris puis écrit une thèse de doctorat sur les feuilletons télévisés, publiée sous le titre *La Propagande inavouée*. Menant de front un travail de chercheur sur les médias et une activité d'analyste (*Le Souffleur inquiet*, recueil de réflexions sur le théâtre), il est aussi dramaturge, d'abord à l'Ensemble Théâtral Mobile, qu'il fonde avec Jean Louvet, Michèle Fabien et Marc Liebens, puis au Théâtre Varia et à la Monnaie (de 1983 à 1988). Depuis, il est enseignant à l'INSAS. Ses réflexions théoriques abouties, c'est un auteur éclairé qui écrit sa première pièce, *Neige en décembre* en 1987 (pour laquelle il obtient l'Eve du Théâtre en 1989). Commence alors une activité littéraire prolifique (plus d'une trentaine de pièces), toutes suivies par une mise en scène et par de nombreux prix (Eve du Théâtre, Prix Triennal en 1991 et en 2002, prix « nouveaux talents » de la SACD France, prix Herman Closson (SACD Belgique), prix RFI...). Le théâtre de Jean-Marie Piemme est toujours inscrit dans un rapport étroit au réel - une réalité sociale surtout - qui confronte le personnage au monde et

à une difficile altérité. Issu d'une génération vouée au théâtre politique, Piemme décline celui-ci dans une perspective très contemporaine, où les préoccupations sociales percutent la perte de sens, la recherche et le questionnement sur l'identité. Les thèmes oscillent entre universalité et ancrage dans le présent : la recherche identitaire et le meurtre symbolique du père (*Neige en décembre*), les spectres de la marchandisation et de la perte des valeurs (*Commerce gourmand, Ciels et Simulacres, Il manque des chaises...*). Mais Piemme se tourne aussi vers des pans de l'histoire contemporaine qu'il interroge dans *1953* et *Café des Patriotes*, comme dans l'écriture de parties de *Rwanda 94*, créé par le Groupov. Nous pouvons par ailleurs citer *Le Badge de Lénine, Peep Show, Liquidation totale, L'ami des Belges, Cul et Chemise* mais aussi *Bruxelles, printemps noir*. Jouant en permanence sur la variation et sur la fragmentation du ton, du rythme, de niveaux de langage, Piemme enchâsse habilement des monologues à plusieurs voix, des ellipses, des citations, des références parfois codées, au sein de la trame narrative, avec une légèreté à contre-pied du propos parfois sombre. À travers ses questionnements sur l'identité et le monde contemporain, Piemme propose surtout un théâtre où le désir et les pulsions sont le moteur des personnages confrontés à l'orthodoxie morale. Le corps vivant prend alors sa revanche, se libère et s'exprime à travers l'énergie créatrice du comédien. Car c'est avant tout un théâtre totalement scénique que celui de Piemme, où le texte ne se déploie pleinement qu'à travers son incarnation dans des corps et des voix vivantes...

Issu de l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Lille, **Vincent Goethals** crée en 1988 la compagnie Théâtre en Scène qui présente ses premiers spectacles (Horowitz, Pirandello, Klaus Mann) qu'il joue et met en scène. Il devient pour un temps co-directeur artistique du Gymnase de Roubaix où il joue et met en scène entre autres Duras, Schnitzler, Claudel, Brecht, Valletti, Koltès... Tour à tour artiste associé à l'Hippodrome et au Bateau Feu, Scènes Nationales de Douai et Dunkerque, et au Théâtre du Nord, Centre Dramatique National de Lille, il entame un processus de créations très intimement lié à l'écriture francophone contemporaine. Il y mettra en scène des pièces d'auteurs québécois (Bouchard, Danis, Mouawad, Fréchette), africains (Efoui, Kwahulé, Ghazali) et belges (Mabardi, Tison, Cotton). Des collaborations internationales verront le jour avec le Rideau de Bruxelles (*Le cocu magnifique* de Crommelynck), le Théâtre de Namur et le Public de Bruxelles (*Aux hommes de bonne volonté* de Caron) et le Théâtre de Vidy-Lausanne (*Une laborieuse entreprise* de Levin).



Vincent GOETHALS
Mise en scène

Il prend la direction en septembre 2011 du Théâtre du Peuple de Bussang où il met en scène pas moins de quatorze créations, petites et grandes formes populaires et musicales, grands classiques (Pottecher, Brecht, Feydeau, Offenbach) et commandes d'écriture à des auteurs vivants (Gaudé, Cotton, Fréchette, Harrison, Ecer, Gagnon). Après six années à la direction de ce théâtre mythique, il relance sa compagnie Théâtre en Scène à Metz en 2017. Il y poursuit son exploration de l'œuvre du jeune auteur Québécois Steve Gagnon avec la création de *Ventre* (reprise à Avignon en 2019).



Thierry HELLIN

Jeu

Comédien belge, **Thierry Hellin** a obtenu un Premier prix en art dramatique au Conservatoire royal de Bruxelles avant de poursuivre sa formation au Centre d'Études Théâtrales à Louvain-La-Neuve. Membre fondateur, avec Thierry Lefèvre et Eric Durnez, de la compagnie théâtrale pour jeune public « Une Compagnie », à l'origine de 22 créations, il a donné plus de 2500 représentations en Belgique (Rideau de Bruxelles, Théâtre National, Théâtre en Liberté, Atelier 210, Théâtre de la Vie, Théâtre des Galeries, La Balsamine), en France, en Suisse, au Canada ou encore au Burkina-Faso. En 2015, il obtient le Prix du meilleur comédien aux Prix de la Critique pour *Passions Humaines* et *Les mains sales*. Il est par ailleurs nommé meilleur seul en scène aux Prix de la critique, en 2016 pour *L'enfant sauvage* et en 2020 pour *Champ de bataille*. Au cinéma, il tient des rôles dans plusieurs courts-métrages (*Illusion* de Christine Delmotte, *Le canapé* de Karim Barras et Baptiste Sornin, *The sky was pink* de Jules Comes...) et dans *Animals*, long-métrage de Nabil Ben Yadir. Au théâtre, il participe à une septantaine de pièces, au Rideau de Bruxelles, Théâtre de Poche avec Une Compagnie, Théâtre National, Théâtre en Liberté, au 210, Théâtre de la Vie, Théâtre des Galeries, à la Balsamine... dans des mises en scène de D. Laujol, F. Dussenne, G. Cassiers, T. Lefèvre, G. Lonobille, D. Scahaise, J.H. Marchant, P. Laroche, M. Leiser et P. Caurrier... Au cours des cinq dernières années, il a endossé différents rôles au théâtre, en Belgique et à l'étranger : *2 flics au vestiaire* de Rémi Devos (mise en scène : Magalie Pinglaut), *Peggy Pickit voit la face de Dieu* de R. Shimmelpfennig (mise en scène : I. Guyselink), *Mawda, ça veut dire tendresse* de et mise en scène de M. A. d'Awans, *Putains* de Jean-Paul Sartre et Jean-Marie Piemme (mise en scène : Philippe Sireuil), *Champ de bataille* de Jérôme Colin (mise en scène : Denis Laujol), *Villa Dolorosa* de Rebecca Kricheldorf (mise en scène : Georges Lini), *Play Back d'Amour* de Delphine Bibet, *La ville des Zizis* d'Eline Schumacher, *Tabula Rasa* de Violette Pallaro, *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès (mise en scène : Thibaut Wenger), *L'enfant sauvage* de Céline Delbecq, *Axes* (chorégraphie de Nienke Reehorst), *Passions Humaines* d'Erwin Mortier (mise en scène : Guy Cassiers), *Alpenstock* de Rémy de Vos (mise en scène : Axel de Booseré et Maggy Jacot).

Vincent Ozanon s'est formé au Conservatoire d'Avignon (1989-1990), puis à l'École du Théâtre National de Chaillot (1991) et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (1992-1995). Sa formation s'est enrichie avec Ariane Mnouchkine, Mario Gonzalez, Caroline Marcadé, Peter Brook, Yoshi Oida, Yannis Kokkos, Arpad Schilling, Krystian Lupa. Il a commencé le théâtre avec Armand Gatti - création de *Ces empereurs aux ombrelles trouées* au Festival d'Avignon en 1991, un compagnonnage qu'il n'a jamais quitté, comme avec Hélène Châtelain, sa compagne. Il travaille pour le théâtre, la radio, le cinéma et la télévision. Également musicien (guitariste manouche), il a collaboré notamment avec des artistes tels que Stéphane Sanseverino, Pierre Blanchard, Carmen Maria Véga. Il est membre du Quintette Swing de Paris. Au cinéma il a joué dans les films de Emmanuel Finkiel, Serge Frydman, Béatrice Pollet, Géraldine Bajard, Marc Dugain, Denis Dercourt, Hiner Salem, Pascal Bonitzer, Michèle Rosier, Pierre le Bret, Olivier Masset-Depasse, Christophe Regin.



© Patricia Franchino

Vincent OZANON

Jeu

Au théâtre, il a travaillé avec : Armand Gatti, Hélène Chatelain, Jérôme Savary, Véronique Vellard, Bruno Bayen, Éric Vigner, Anton Kouznetsov, Jacques Rebotier, Yannis Kokkos, Patrick Sueur, Sandra Gaudin, Olivier Py, Jérôme Robart, Philip Boulay, Zmorda Chkimi, Doris Naclerio, Christian Benedetti, Jean-Marie Patte, Darius Peyamiras, Gianni Schneider, Joseph Voeffray, Jean Bechetoille, Françoise Courvoisier, Arpad Schilling, Lara Marcou, Marc Vittecoq, Dominique Ziegler, Philippe Sireuil. Il a co-écrit *La corde sensible* (conte musical), ce spectacle a été joué sous le chapiteau des Romanès. Il a mis en scène *La conférence fantastique* d'après les nouvelles de S. D. Krzyzanowski (Paris/Le Mans), *J'aimerais te dire* au Théâtre Le Reflet (Vevey), *La mélancolie des départs* (Lausanne), d'après Tchekhov. Il est aussi pédagogue depuis quelques années au Cours Florent (Paris) et à L'École des Teintureries (Lausanne).

générique

texte Jean-Marie Piemme **jeu** Thierry Hellin (*Le chien*), Vincent Ozanon (*Le maître*) **regard chorégraphique extérieur** Stéphane Amblard **scénographie** Vincent Lemaire **création lumières** Philippe Catalano **environnement sonore** Olivier Lautem **mise en scène** Vincent Goethals

UN SPECTACLE de THÉÂTRE EN SCÈNE

COPRODUCTION Théâtre en Scène, Théâtre des Martyrs, Opéra-Théâtre de l'Eurométropole de Metz, Espace 110 d'Illzach, Cie Euphorie Mouvance-Bellerive

infos pratiques

dates

Les représentations auront lieu du **26 novembre au 08 décembre 2024** au Théâtre des Martyrs.

Les mardis et mercredis à 19h00, les jeudis et vendredis à 20h15, le samedi à 18h00 et le dimanche à 15h00.

rencontre

Bord de scène **mardi 03.12**
Rendez-vous bleu **samedi 07.12**

contacts presse

Luana STAES
0476 04 57 87
luana.staes@theatre-martyrs.be

Cathy SIMON
0477 55 22 75
cathy@intothelight.be